

Littérature québécoise

Number 40, June–July–August 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19814ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1990). Review of [Littérature québécoise]. *Nuit blanche, le magazine du livre*, (40), 24–29.

LES JARDINS DE L'ENFER

Francine D'Amour
VLB, 1990; 14,95 \$

Quel fascinant jardin habite l'imagination et l'écriture de Francine D'Amour! D'entrée de texte, le dialogue intérieur des personnages capture et entraîne la lecture du roman au rythme et à l'arythmie d'un phrasé remarquable. *Les jardins de l'enfer* repose sur une intrigue minimale où tout s'inscrit et se vit de l'intérieur. Gabriel Langevin fuit aux Galapagos; il espère ainsi échapper à l'emprise parasitaire de A. et de M., duo juvénile intraitable qui installe son existence et ses pénates là où une créature peut les prendre en charge amoureuse et matérielle.

La rupture, l'éloignement, la solitude nourrissent le nouvel univers que s'est découpé Gabriel à même le territoire réduit où il s'est relégué. Un enfermement amoureux, refusé dans la fuite, troqué pour un isolement dans un lieu où l'enfer du souvenir fera éclater l'équilibre du personnage jusqu'à l'oubli total. Sur son île de solitude, Gabriel Langevin entend gommer avec acharnement son expérience d'une existence émotive en s'inscrivant dans l'aridité du paysage. Il y côtoie Lolo, un héron bleu, Pinta, une vieille tortue gigantesque et quelques personnages qui, comme lui, sont en démission d'amour. Il y a aussi la chatte Aurore qui, abandonnée par Gabriel, survit dans l'enchevêtrement des absences, des attentes et des abandons.

Lieux et personnages du roman sont tracés et tramés, à la façon d'un lavis, à même le geste d'écriture de l'auteur. Saisissant le surgissement de la vie, le contour des faits et des gestes, leur façonnement par les mots, Francine D'Amour dessine une intrigue dans des mises en situations où le dialogue intérieur, implacable

dans son effet d'évasion de la réalité, borne l'éviction des êtres. Elle s'exprime dans une langue où le lyrisme, l'intensité de l'écriture, l'originalité des points de vue et la mise en portrait des personnages sont maîtrisés avec une justesse, une sobriété d'expression et une rigueur d'écriture qui confirment ce que son premier roman, *Les dimanches sont mortels* (Guérin, 1987), laissait déjà entrevoir: une connaissance profonde de la langue et un don certain pour l'écriture de fiction.

Reine Bélanger

SILENCES

Jean Pierre Girard
L'instant même, 1990;
18,95 \$

Étudiant en création littéraire, Jean Pierre Girard a, jusqu'à ce jour, fait paraître un certain nombre de ses textes dans diverses revues de nouvelles. Il s'était vu attribuer le prix du quinzième concours d'œuvres dramatiques de Radio-Canada avec son texte: «Larme de son». On ne s'étonnera pas qu'il se soit mérité avec *Silen-*

ces, le prix Adrienne-Choquette, décerné en avril 1990 par le Salon du Livre de Québec.

Les treize nouvelles du recueil sont regroupées en trois séquences: «Ascension», «Chute libre» et «Impact»; leur regroupement sous ces titres évocateurs indique clairement la part de silences que poursuit l'auteur au fil du texte. Trois blocs où les nouvelles sont de longueurs diverses et dont les sujets de départ, les prétextes plutôt, sont des plus hétéroclites. C'est la dernière nouvelle de l'ouvrage qui donne le thème et le titre à la publication. Résumer un à un les textes serait fastidieux. Autant laisser à chacun le soin, le plaisir de découvrir et d'apprécier l'acuité d'observation, la modernité de la forme et l'originalité de l'expression de l'auteur.

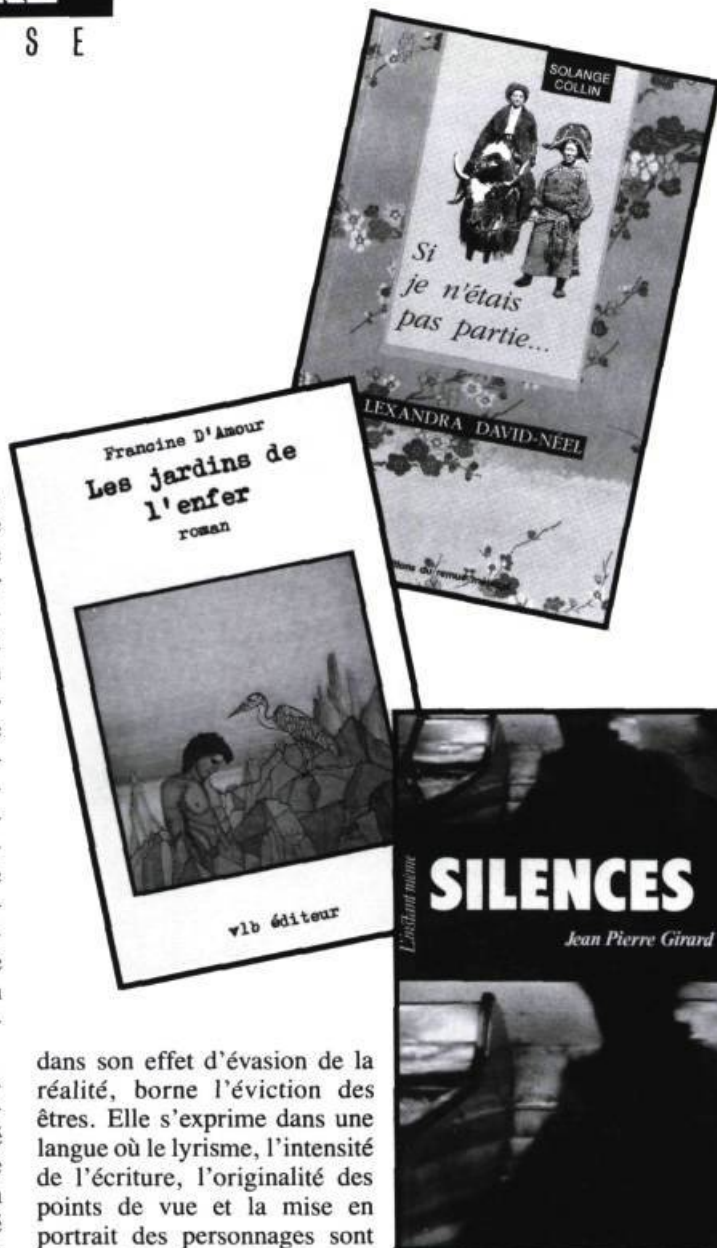
«Les mots sont venus» à Jean Pierre Girard. Et, partant d'eux, les *Silences* se sont creusés un espace à demeurer, dans les interstices de ces mots. En poussées plutôt fauves, mais combien contrôlées. C'est le plaisir de lire, tout autant que le contenu du texte, qui retient ici. L'imagination ne manque pas, non plus que «les guichets de la mémoire» où l'écriture procède à la manière du vidéo clip; par découpages répétés, diffus, superposés, par succession d'angles d'observation comme «le reflet dans une vitre».

L'écrivain manipule la ponctuation avec une aisance fascinante. Non seulement il la maîtrise, mais il la pousse, avec dextérité, à des écarts d'un effet saisissant de sens et de rythme de lecture, ou encore, il l'abolit pour mieux saisir le rythme des silences à ménager dans le déroulement du texte. Une maîtrise tout aussi rigoureuse des structures de la langue entraîne l'auteur à jouer avec les constructions syntaxiques, à les contrecarrer, à les façonner dans un ordre qui force le lecteur et la lectrice à bloquer sa lecture pour mieux pénétrer le texte. Et les *Silences* s'installent «entre chacun [des] mots. Comme un éclair blanc dans [les] côtes».

Reine Bélanger

SI JE N'ÉTAIS PAS PARTIE...
ALEXANDRA DAVID-NÉEL
Solange Collin
Remue-ménage, 1990; 9,95 \$

Présentée en janvier dernier par le théâtre des cuisines, la pièce de Solange Collin raconte les grandes étapes de la vie d'Alexandra David-Néel, d'abord chanteuse d'opéra puis, à partir de 43 ans, voyageuse, exploratrice, orientaliste, philosophe, écrivaine jusqu'à sa mort à 101 ans. Le but est évidemment de nous faire connaître et aimer cette femme originale qui a voyagé au Ceylan, en Inde, au Tibet, en Chine, au Népal, au Japon, à une époque où c'était un extraordinaire exploit pour une femme. Tout dans cette pièce devient ainsi prétexte à mettre en lumière la vie et la pensée de cette femme exceptionnelle. L'auteur a pour cela imaginé cinq approches différentes: radio qui diffuse une émission,



deux personnages qui se donnent la réplique, interventions de Marie-Madeleine Peyronnet, secrétaire et amie réelle d'Alexandra David-Néel, des personnages de Lasource (musicienne) et de Lapensée d'Alexandra. Silencieuse, la metteuse en scène assiste à la représentation. Ce procédé qui apparaît quelque peu artificiel à la lecture a sans doute une certaine efficacité sur scène. Les interventions de Marie-Madeleine Peyronnet, en particulier, sont bien conçues et apportent à l'ensemble une touche d'humour. Le texte est rempli de réflexions tirées des œuvres d'Alexandra David-Néel, mais Solange Collin a su habilement éviter l'écueil de citations trop nombreuses et mal choisies provoquant l'ennui. Une pièce qui sert l'intention de l'auteur : nous donner le goût de lire Alexandra David-Néel, de la connaître plus à fond.

Louise Vachon

LA VIGNE AMÈRE

Simone Chapat
Du Blé, 1989 ; 14,95 \$

Un espace romanesque où se télescopent le réel et le rêve sert de toile de fond à un drame familial. Au cœur de la France profonde, Judith Mathieu, fille unique de vigneron solonnais, subit l'humiliation que provoque l'impudeur morale d'un père autoritaire et brutal. Un seul désir l'anime : fuir à jamais son village natal, se soustraire à un destin qui assujettit à la pérennité de la vigne l'épanouissement de sa sensibilité en plein éveil. La nostalgie d'un ailleurs se concrétise à l'arrivée de Paul, un jeune sculpteur manitobain d'extraction belge. Se découvrant une complicité dans l'échange mutuel des confidences, le couple ébauche des plans pour une réunion éventuelle en sol canadien. Mais, si la perspective d'un départ a pour effet d'ouvrir une brèche d'espoir dans cet univers concentrationnaire, une escalade dans la tyrannie paternelle ne tardera guère à embrouiller les prévisions d'amour et de liberté. Car « on n'échappe pas si facilement à un sort qui a mis longtemps, longtemps, à se forger » (p. 165).

Renouvelant avec brio une thématique classique, Simone



Chapat offre dans ce premier roman une écriture sensuelle empreinte d'une rigueur stylistique qui n'alourdit d'aucune façon la saisie poétique d'états introspectifs, ni les dépaysements les plus évocateurs. Le lecteur a droit à de véritables bijoux descriptifs. L'équilibre dramatique assure à l'œuvre son unité : les visages multiples de l'amour — éclosion de l'affection entre mère et fille, tendresse spontanée qui unit Judith à Paul, liaison tacite de Marjolaine et de Dominique — viennent adoucir les conflits familiaux, neutraliser la colère refoulée. En un microcosme bien singulier, l'auteur parvient ainsi à cerner avec lucidité les incontournables vicissitudes qui forment la trame des relations humaines.

Dans un autre ordre d'idées, je ne cacherai pas une certaine réserve à l'endroit de la figure dépravée du père qui frôle par moments la caricature ; en revanche, le portrait de Paul, soumis au creuset de la vieille Europe et du nouveau monde, de l'art et de la nature, atteint à une crédibilité émouvante. Récit donc où transparait un talent indéniable augurant favorablement pour le second ouvrage que prépare l'auteur.

Cécilia Wiktorowicz

AVANT LA ROUTE

Jack Kérouac
Québec/Amérique, 1990 ;
29,95 \$

Le premier roman de Jack Kérouac est du genre à nous absorber entièrement, à nous faire perdre pied et abandonner sans regret toute distance critique. *Avant la route*, ce récit

des tribulations d'une famille de la Nouvelle-Angleterre, réfléchit une image saisissante de l'Amérique aux lendemains de la Seconde Guerre mondiale. Irrévocablement, les valeurs traditionnelles tombent tandis que se tisse le canevas d'une nouvelle errance.


De la famille Martin, on connaîtra d'abord Georges, le père, un être inquiet et tourmenté, et Marguerite, la mère, qui incarnent bien, tous deux, la destinée humaine selon Kérouac : aimer, travailler, souffrir. Leurs huit enfants grandissent et suivent des tangentes diverses ajoutant à la richesse et à la complexité de ce roman fleuve. Parmi eux, il y a Joe, le grand frère vagabond ; Francis, l'érudite ; et finalement Peter, l'alter ego de l'écrivain dans ce texte passablement autobiographique.

Joueur de football et universitaire prometteur, Peter envoie tout promener sur un coup de tête. Il dévie de sa trajectoire majestueuse, lui qui croyait posséder toutes les réponses et avancer tranquillement vers son idéal. Car voilà que la

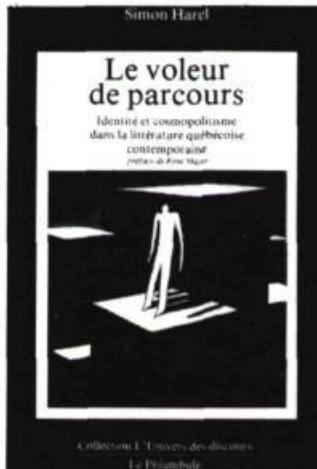
guerre éclate et que l'ordre des choses lui échappe entièrement. À quoi bon persévérer, se dit-il, autant profiter de cette jeunesse passagère. Mais la frontière est mince entre la fureur de vivre et le dérèglement morbide des sens. Peter devient un adolescent désaxé, perturbé par les drogues et l'alcool. Il succombe à ce « scorbut de l'âme » très répandu chez les jeunes New-yorkais de l'après-guerre.

Pourtant, la nostalgie de son enfance et de sa ville natale sera plus forte que la folie destructrice de la grande métropole. Peter a perdu son innocence, mais il garde la foi en une Justice immanente. Il recherche alors un sens à la tragique dérive de l'homme dans cet univers hostile. La route s'ouvre devant lui. Mais ici commence une autre histoire... que nous connaissons déjà.

Dans ce premier texte de Kérouac datant de 1950, la phrase se plie à des débordements lyriques et romantiques à la façon de Thomas Wolfe. Kérouac cherche encore un ton, une manière, mais l'émouvante vérité des personnages ▶



Les Éditions du Préambule



Simon Harel
Le voleur de parcours
Identité et cosmopolitisme dans la littérature québécoise contemporaine
préface de René Major

Collection L'Univers des discours
Le Préambule

LE VOLEUR DE PARCOURS
Identité et cosmopolitisme dans la littérature québécoise contemporaine

Simon Harel
Préface de René Major

"Le Voleur de Parcours est un essai au sens fort, qui ne craint pas l'affrontement avec les questions les plus vénérables de l'identité québécoise."

Sherry Simon, *Spirale*.

"L'essai de Harel est une réflexion fondamentale sur la présence ambiguë, à la fois menaçante et fascinante, toujours déstabilisante, de l'étranger dans la littérature québécoise contemporaine, reflétant les attitudes changeantes de la psyché québécoise face à l'Autre."

Heinz Weinmann, *Le Devoir*.

310 pages/28.00\$/ISBN: 2-89133-101-X

Collection L'Univers des discours

Le Préambule

Les Éditions du Préambule, 169, rue Labonté, Longueuil, Québec,
J4H 2P6. Tél.: (514) 651-3646 Fax: (514) 651-0378

rend déjà le souffle de son écriture. Notons, en passant, la qualité de la traduction de Daniel Poliquin. Dommage, cependant, qu'on ait troqué le titre anglais : *The Town and the City* pour quelque chose d'aussi réducteur qu'*Avant la route*. On encourage ainsi les néophytes (dont j'étais, je l'avoue honteusement) à croire que le célèbre Jack Kérouac n'a écrit qu'un seul roman important.

Alexandra Jarque

À PROPOS DE L'AMOUR Christiane Teasdale Boréal, 1990 ; 14,95 \$

Christiane Teasdale connaît bien les rouages de la nouvelle. Les neuf récits de *À propos de l'amour* fonctionnent comme des machines bien huilées : le rythme est rapide, le dénouement souvent original. L'intérêt du lecteur ne fléchit pas, sauf peut-être dans « Dimanche après-midi » qui comporte certaines longueurs.

La plupart des personnages appartiennent à un milieu bourgeois, parfois intellectuel, plusieurs sont des universitaires. « Un soir à la campagne » évoque certaines scènes du *Déclin de l'empire américain* mais un *Déclin* revu et corrigé par l'auteure. Ici, le point de vue est celui d'une jeune étudiante, Anne, amoureuse d'un de ses professeurs. Invitée à une soirée au chalet de ce dernier, elle fait la connaissance d'intellectuels qui lui paraîtront bien insignifiants, de « misérables enveloppes humaines vidées de leur existence » (p. 49). Les sentiments qu'Anne éprouve pour son père sont également importants dans le récit. Elle se détache difficilement de cet homme qui semble compter beaucoup dans sa vie.

Le thème des relations fille/père confère d'ailleurs une certaine unité à l'ensemble, toutes les nouvelles présentant

des personnages féminins aux prises avec leur père biologique ou un homme ayant l'âge d'être leur père. Le recueil s'ouvre d'ailleurs sur la giflette qu'une fille administre à son père. Plusieurs nouvelles décrivent des conflits ou des règlements de comptes. Présenté comme un être autoritaire, menteur, égoïste ou encore un raté, le père n'a pas le beau rôle. Le recueil lui-même ressemble à une giflette magistrale.

Christine Robinson

LES LIÈVRES DE SAINT-GIRON Jean Fontaine Quinze, 1990 ; 15,95 \$

Des 63 manuscrits présentés cette année, c'est *Les lièvres de Saint-Giron*, premier roman de Jean Fontaine, que les jurés Madeleine Ferron, Jean-Marie Poupert et Gaston L'Heureux ont choisi comme lauréat du prix Robert-Cliche. Fidèle à sa tradition, ce prix, qui aura pourtant révélé un auteur comme Robert Lalonde, couronne un roman qui est tout sauf marquant.

Que ressort-il de cette chronique villageoise, un genre dont le mécanisme est depuis

longtemps prévisible et éprouvé? Que du bien pittoresque, en vérité. À Saint-Giron, petit patelin de Gaspésie, il y a le trappeur, son alambic et ses lièvres atteints d'une bien étrange maladie (la myxomatose, un mal qui frappe le lièvre et le lapin. J'ai un instant craint le réquisitoire écologique dont nous affligeront les livres qui s'écriront d'ici l'an 2000, mais nous sommes épargnés pour cette fois). Il y a aussi le garagiste qui magouille en vue des élections proches et sa jeune nièce qui veut quitter ce trou pourri ; des chômeurs portés sur la dive bouteille qui, entre deux cuites, manifestent pour l'obtention d'une papeterie ; une improbable famille de touristes américains qui apprendra qu'en Québec, les vacances sont périlleuses. Et une suite d'autres personnages typés, dont l'original du village par qui, comme dans toute chronique villageoise qui se

respecte, le drame arrive.

Le propos ne manque pas d'une certaine drôlerie d'autant qu'on a beau faire, les mœurs régionales nous font toujours sourire un brin même, et peut-être surtout, lorsqu'elles sont caricaturées. Et le propos n'étant jamais aussi bien servi que par le style, celui de Fontaine est dans la note : la phrase brève et sans effet est efficace et va droit au but. Mais je ne sais plus trop quel message a voulu livrer l'auteur dans cette description par trop caricaturale des régions, de cette preuve du Québec cassé en deux pour reprendre l'expression du Conseil des Affaires sociales et de la revue *Relations*. À ces personnages qui n'ont que l'insoutenable vacuité de l'être, il eut sans doute valu la peine d'ajouter de l'épaisseur pour donner du sens à une intrigue qui part un peu dans toutes les directions avant de se conclure de dramatique façon.

Mon avis compte pour du beurre mais j'estime qu'il serait aujourd'hui temps que le Robert-Cliche s'interroge aussi sur son propre sens. On pourra arguer que les jurys font avec ce qu'ils ont. Mais de jeunes auteurs ont déjà montré que des premières œuvres peuvent être singulières et fortes. Je pense ici à Pierre Gobeil (*Tout l'été dans une cabane à bateau*, chez Québec/Amérique), Andrée Michaud (*La femme de Sath*, chez le même éditeur), Francine D'Amour (*Les dimanches sont mortels*, chez Guérin) et autres du même acabit. Se peut-il que jamais personne de ce calibre n'ait songé à envoyer son manuscrit aux jurés d'un prix dont la vocation est somme toute de donner une audience aux auteurs d'un premier roman, c'est-à-dire à la relève en littérature québécoise?

Francine Bordeleau

LA TERRASSE DES AUDIENCES AU MOMENT DE L'ADIEU Yves Navarre Leméac, 1990 ; 28,50 \$

De texte en texte, Yves Navarre convoque à une lecture toujours plus exploratoire dans le territoire de son œuvre. Certes l'écriture ramène sans répéter le romancier vers le



Yves Navarre

La Terrasse des audiences au moment de l'adieu

ROMAN
LEMÉAC

même texte. Celui, biographique, de l'inscription du temps vécu dans un « temps voulu ». Fiction et réalité se nourrissent réciproquement et délimitent minutieusement les lieux de la réalité et du rêve. L'auteur s'écrit de plus en plus, et c'est du bel ouvrage. Celui du don, sans compromission comme sans réserve, à l'écrit. Une balise comme une re-connaissance et une reconduite du terreau où germe la mise en mots et en images, tant des émotions que des choix lucides.

Un rigoureux abandon aux pulsations de l'écriture préside au va-et-vient fascinant du journal à l'écrit romanesque. Le même abandon projette la lecture hors du texte initial : aux lieux de l'échange du texte né de l'écriture et du texte recréé dans la lecture. Tout est formulé comme pour mieux capturer la transparence et la transcendance de l'événement qui s'inscrit et s'incruste sur la page.

L'ouvrage rend compte, sans rémission, dans la ferveur d'une dictée qui oscille entre le lyrisme et le réalisme, de l'abandon d'un lieu-texte à l'arrivée d'un texte à localiser dans une géographie choisie. De Paris qu'il laisse, au Québec où il s'instaure, Yves Navarre dira à qui le lit, ce qu'il y a d'abandon et de détermination dans le choix de conduire ailleurs ses « réelles et fictives évasions ».

Narration des événements de l'adieu ? Bilan de partance et d'abandon ? *La terrasse des audiences au moment de l'adieu* se lit d'abord et avant tout comme le récit de départ vers l'expérience choisie et la ferveur de dire « l'à venir ».

Une invitation à lire de nouveau Yves Navarre à même l'écriture nécessaire de la vie.

Reine Bélanger

SIGNATURE PAÏENNE

Louise Cotnoir
Remue-ménage, 1989 ; 9,95 \$

LE SIÈCLE INACHEVÉ

Paul Chanel Malenfant
Éditeq, 1989 ; 11,00 \$

SABLES

Jocelyne Boisvert
Noroît, 1989 ; 10,00 \$

Matin d'ivresse, matin d'ennui, quelque part en exil, je retrouve un parcours intérieur dans l'événement de la poésie. Pour fracturer le temps et la distance, j'ai lu avec passion : nombre de relectures (Brault, Char, Longchamps...) et nombre de nouveautés.

Je choisis bien mes livres : au cours des derniers mois je n'ai que peu fait de mauvaises rencontres, bien au contraire puisque certains titres m'ont littéralement enlevé...

Je veux d'abord vous parler d'un livre déroutant et mystérieux, une œuvre forte et simple : *Signature païenne* de Louise Cotnoir (Remue-ménage). Mi-poème mi-récit, ce recueil est la quête d'une intime mémoire, d'un passage de femme. Livre d'exil (parfois intérieur), la signature qui s'y détache est celle d'une blessure longtemps voilée mais non moins prégnante et universelle : blessure de femme ? — l'humanité requalifiée ! « J'écris, c'est un travail dément. Mais dans cet échange des noms, l'épreuve laisse enfin des marques durables. » (p. 14) Un livre d'une grave beauté !

Avec *Le siècle inachevé*, Paul Chanel Malenfant atteint une intensité que ses œuvres précédentes n'avaient qu'effleurée. Écriture de la mémoire toujours, écriture du corps, l'œuvre de ce poète aborde l'intime avec une familiarité qui frôle parfois l'impudeur : sa fragilité et son risque. Avec ce dernier titre, le poète a acquis l'assurance de cette fragilité : il la jauge avec souplesse et c'est le lecteur qui en ressort bouleversé. Comment ne pas l'être ? « Que cela le corps soit le sujet même de la mort ? » (p. 60) Il est déplorable de constater que cet auteur proli-

Yves Navarre LA TERRASSE DES AUDIENCES AU MOMENT DE L'ADIEU

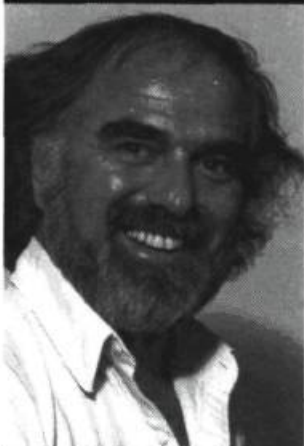
28,50\$



Pour celles et ceux qui suivent Yves contre vents chagrins et salves de silence, voici le texte d'un départ de Paris-Qui-a-Perdu-Son-Sens-de-l'Amour pour le Québec et Montréal où l'auteur vit désormais au sens fort du terme.

«La littérature de la confidence, d'un lyrisme prenant. Un livre de ferveur qu'on quitte à regret (...) Et qui hante le lecteur bien longtemps après la dernière page (...) le moi y est livré dans sa totale nudité, au moyen d'une écriture brute et impulsive, comme si l'acte d'écriture et l'acte sensuel fusionnaient. La littérature se fait ici le creuset des plus vives émotions.»

Michel Laurin - LE DEVOIR



Claude Jasmin POUR NE RIEN VOUS CACHER

27,95\$

«...j'aime ces pages pour ce qu'elles sont, un chant d'amour, et pour ce qu'elles révèlent, un désir de retrouver la simplicité et l'innocence des premières années.»

Réginald Martel - LA PRESSE

«Claude Jasmin touche (...) de manière fort habile à des problèmes fondamentaux de la condition humaine. (...) cet homme de 57 ans a su conserver le don de l'émerveillement (...) et il s'en sert abondamment pour débusquer les menus plaisirs de la vie et en jouir avec avidité.»

Michel Laurin - LE DEVOIR

«On se surprend (...) à demander à Claude Jasmin de continuer son inestimable confidence parce qu'on sait et qu'on comprend qu'en nous parlant de lui, il cherche à nous parler de nous. À nous éclairer surtout. Car la lumière chez lui a la même prépondérance que celle qu'a l'enfance. Aussi, l'amour dont il traite (...) demeure-t-il celui des matins ensoleillés, chaleureux, invitants, envoûtants, faits d'une matière aussi précieuse que rare.»

Yves Dubé - LE DEVOIR

La littérature d'aujourd'hui

LEMÉAC

fique n'ait pas encore reçu toute l'attention qu'il est en droit de recevoir. Sûrement l'une des belles voix de la poésie des années 80, *Le siècle inachevé* le confirme simplement : à lire et à relire.

Je tiens à faire remarquer la parution du premier recueil de Jocelyne Boisvert, *Sables*. Cette écriture m'a frappé surtout par son tissu (finement tressé!), bien que certains textes possèdent cette fâcheuse propriété du sable, c'est-à-dire de nous glisser entre les doigts. Cela dit, je pense que l'auteure a trouvé son meilleur souffle dans la troisième partie du recueil, paradoxalement titrée « souffle court » où son écriture dévoile une aisance exemplaire. Il est intéressant aussi d'y découvrir un affrontement entre le désir scriptural et le désir pictural de cette auteure : « Même si j'ai travaillé avec des pinces / de la couleur ce matin, / il y a en moi, très profonde / la certitude d'avoir dessiné, / non, d'avoir moulé / des empreintes. » (p. 61) Une œuvre prometteuse malgré la fragilité (friabilité) des deux premières parties du recueil.

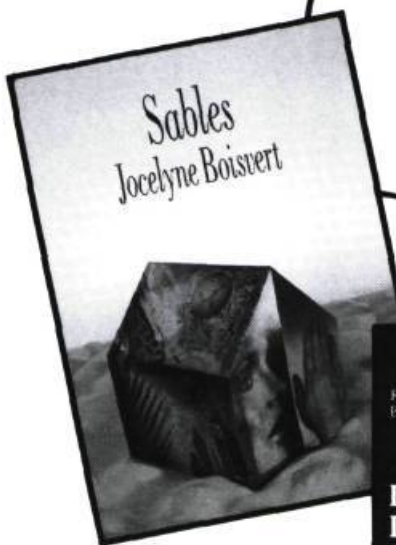
Claude Paradis

LE CRI D'UN CLOWN

Reynald Bouchard
Triptyque, 1989 ; 12,95 \$

Le spectacle *Reynald Bouchard, mon père et moi* répondait à une indéniable nécessité intérieure. L'auteur-comédien y expurgeait la douleur causée par le suicide de son père. Le spectacle avait été salué avec enthousiasme par le public et la critique. La nécessité d'en publier le texte me paraît moins évidente.

D'abord, les dialogues sont noyés dans une marée de didascalies qui tentent vainement de décrire les jeux de scène de Reynald Bouchard, digne héritier des meilleurs Arlequins de la Commedia dell'Arte. Peut-être que les dialogues surnage-



raient, s'ils étaient mieux écrits... Tels quels, ils ne semblent que refléter platement la matière biographique. Celle-ci n'est pas exempte de poésie, de flashes ; j'aurais aimé que Reynald Bouchard les développe. L'auteur voulait éviter l'édulcoration de son propos ; il n'a réussi qu'à le banaliser. Le texte n'arrive pas à l'essence de son expérience personnelle. Changer le titre *Reynald Bouchard, mon père et moi* pour *Le cri d'un clown* était une bonne piste ; dommage qu'on ne l'ait pas suivie plus loin.

Benoit Pelletier

L'ENFANT DU DIMANCHE

Edward Phillips
Quinze, 1989 ; 21,95 \$

Edward Phillips — écrivain anglo-québécois — a publié jusqu'à présent quatre romans, dont *Sunday's Child*, sa première œuvre, vient d'être traduite par Paule Noyart et Clifford J. Bacon, sous le titre de *L'enfant du dimanche*.

Ce roman s'intéresse à l'histoire de Geoffrey Chadwick, un avocat homosexuel d'âge mûr. La veille du jour de l'An, Chadwick ramène chez lui un étranger, un jeune prostitué qui le menace d'une arme pour le



voler. Une bagarre s'ensuit ; l'avocat tue son agresseur et, craignant d'être accusé de meurtre, il décide de dépecer le cadavre et d'en disperser les morceaux dans la ville.

Cette anecdote sert de toile de fond à une comédie de mœurs dans laquelle l'auteur décrit la vie des habitants de Westmount. Comme le romancier pratique avec aisance l'art de la digression, il se permet aussi de nous parler d'amour et de sexualité, des vertus de l'alcool, de la cinquantaine, du droit et de la photographie.

Les personnages de *L'enfant du dimanche* vivent à Westmount. Assez paradoxalement, le fait français n'a pas la moindre influence sur leur existence ; ils habitent un îlot anglophone qui pratique l'autarcie à tous les niveaux en quelque sorte.

L'enfant du dimanche d'Edward Phillips est une œu-

vre digne d'intérêt à différents égards, mais son plus grand mérite est de nous introduire dans un univers différent habité par des gens qui semblent vivre dans un autre temps.

Normand Yergeau

LE ROMAN DE TRISTEHOMME ET ESSEULÉE

Richard Ramsay
Québec/Amérique, 1990 ;
24,95 \$

Depuis plus d'un siècle, l'histoire de Tristan et Iseult s'est mérité un nombre surprenant de réécritures. Certains, comme Bédier et Mary, ont tenté, en s'appuyant sur des manuscrits souvent fragmentaires et qui offrent entre eux des différences assez notables, de reconstituer un texte cohérent et vraisemblable ; d'autres, comme Wagner et Cocteau, ont voulu réinterpréter le mythe, sans toujours en respecter les données.

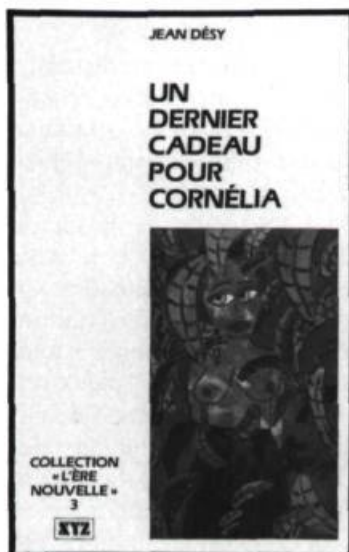
L'erreur de Richard Ramsay fut de ne choisir ni l'une ni l'autre de ces deux voies. Situer le destin tragique des deux amants en Nouvelle-France au milieu du XVIII^e siècle, donner à Tristan les traits du neveu de l'intendant Bigot, à Iseult ceux d'une métisse, c'était faire preuve d'une audace intéressante. Mais encore fallait-il tirer les conséquences qu'un tel choix entraînait. Le Régime français n'avait rien à voir avec l'Europe médiévale. L'auteur se devait de transformer complètement la trame de l'histoire, de pousser celle-ci dans des directions nouvelles et non de se borner à des modifications somme toute mineures.

Et disons-le tout de go, M. Ramsay, qui a œuvré dans à peu près toutes les sphères du domaine des communications, n'est pas un romancier. Possédant une certaine facilité d'écriture, il s'est convaincu que par un simple exercice stylistique il allait convertir une histoire d'amour en épopée. Nous n'avons droit hélas ! qu'à une rhétorique archaïsante — et non archaïque —, faussement médiévale, aux formules redondantes, mélange lassant et artificiel de québécois parlé, de termes amérindiens et de pseudo-vieux français : style tape-à-l'œil à l'image du livre qui n'est rien d'autre que du mauvais Ducharme. Plus inac-

ceptable encore : les personnages de Ramsay sont exsangues. On n'y croit pas. Pas plus d'ailleurs qu'aux dialogues et qu'à l'ensemble du récit où se succèdent des scènes invraisemblables, ridicules ou injustifiables, car inutiles ou de mauvais goût.

L'écrivain qui décide de s'attaquer au plus important mythe occidental doit posséder à tout le moins une bonne dose d'humilité... et surtout ne pas prétendre réécrire le *Cantique des Cantiques*.

Maurice Pouliot



UN DERNIER CADEAU POUR CORNÉLIA

Jean Désy
XYZ, 1989 ; 12,95 \$

J'avais lu déjà la nouvelle portant le titre du recueil dans un numéro d'XYZ et j'avais aimé. Imagination (ou imaginaire?) diabolique, avais-je pensé. À la lecture des nouvelles qui s'ajoutent à celle-ci dans le recueil — elles ont toutes, à l'exception d'une seule, déjà été publiées, en collectif (la plupart du temps) ou dans la revue XYZ — je n'ai pas changé d'avis.

L'auteur, Jean Désy, n'en est pas, comme le prouvent ses publications antérieures, à ses premières armes en littérature. En 1986, il publiait un premier texte chez Trécarré : *L'aventure d'un médecin sur la Côte-Nord*. Puis en 1988, un recueil de poésie : *Pour moi... la mer...* paraissait aux éditions du Palindrome à Québec. Mais je ne le connaissais que très peu et seulement comme nouvelliste.

Six nouvelles dans ce recueil, des nouvelles fantastiques : épisode de la vie d'un « fou », impitoyable, effrayé dans le monde qu'il habite, blanc, envahi de sangles, de seringues et de monstres ; description d'une fleur dévorante dont sera victime la femme qui, pour assouvir une vengeance se la procure dans la boutique d'un nain étrange ; récit par un mort d'une « histoire d'oignons qui faisaient pleurer »...

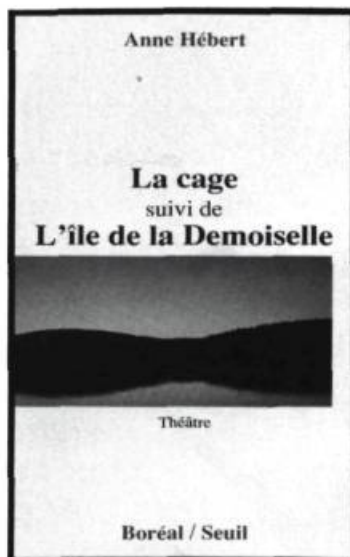
Des histoires extravagantes... Quand on lit pour aller ailleurs, quand on lit pour se faire peur. Mais attention, l'atterrissage est souvent un peu brusque et forcé.

Maryse Choinière

LA CAGE suivi de L'ÎLE DE LA DEMOISELLE

Anne Hébert
Boréal/Seuil, 1990 ; 17,95 \$

On retrouve dans l'œuvre d'Anne Hébert une si grande unité d'inspiration que chaque nouvelle publication situe d'emblée le lecteur averti en terrain de connaissance ; les deux pièces de théâtre dont nous allons parler ne font pas exception. Si au fondement même de l'univers hébertien il y a une image de réclusion, qui commande en retour un geste de vengeance ou de libération, alors *La cage* et *L'île de la demoiselle* résument l'essentiel de cet univers. Pour la première pièce, Anne Hébert s'est inspirée de l'histoire de la Corriveau, ce qui nous rappelle évidemment *Kamouraska* ; autour du motif de la cage, utilisé de façon assez ingénieuse, se déploie une méditation empreinte de fantastique sur la condition de la femme, que dessert hélas un discours trop facile, fondé sur bon nombre d'idées reçues privant finalement les personnages de toute substance. Certes, on sait que l'homme opprime la femme, mais on aimerait parfois découvrir, derrière l'homme justement, ne serait-ce que les errements et les doutes qui doivent bien traverser une conscience, fût-elle masculine. Il est vrai que la terrible déchirure qui caractérise le monde intérieur d'Anne Hébert ne facilite pas ce sens de la nuance qui demeure pourtant indissociable de l'écriture dramatique.



L'île de la demoiselle reprend les grands thèmes de la réclusion et de l'oppression en les transposant au tout début de la Nouvelle-France, en 1540 pour être plus précis, au moment où le sieur de Roberval, venu fonder une première colonie catholique sur les rives du Saint-Laurent, ne trouve rien de mieux à faire que d'abandonner sur une île de sable et de roc, sorte d'envers de la terre promise, trois de ses passagers, qui formeront bien malgré eux la cellule originelle d'une société vouée d'avance à la faim, au froid et à la mort. Plutôt qu'à l'univers de *Kamouraska*, on pense cette fois au décor du *Premier jardin*, que cette pièce, diffusée en 1974 sur les ondes de la radio française, annonçait d'une certaine façon, toujours en vertu de l'unité d'inspiration qui traverse l'œuvre d'Anne Hébert depuis les premiers poèmes jusqu'à nos jours. Cette continuité ne manque pas de susciter finalement dans l'esprit du lecteur des années 90 des impressions contradictoires et, pourquoi s'en cacher, de provoquer chez lui une certaine lassitude.

Jean Morency

LA TERRE EST ICI

Élise Turcotte
VLB, 1989 ; 12,95 \$

La réputation d'Élise Turcotte en poésie québécoise n'est plus à faire depuis la parution de *La voix de Carla* (VLB, 1987), qui lui a valu le prix Émile-Nelligan. Avec *La terre est ici*, l'auteur succombe encore une fois à « la séduction du romanesque¹ ». Le recueil, divisé en trois parties : « les autopor-

traits », « les paysages » et « les portraits », voit s'affirmer le talent de l'auteure.

Tout au long du recueil, Élise Turcotte rejette les certitudes, appréhende et renouvelle le quotidien en mettant en lumière la face cachée des choses. Elle nous livre des impressions furtives, met l'accent sur des détails, des instantanés de la condition humaine et nous entraîne peu à peu vers une vérité encore secrète et douloureuse qu'elle découvre lentement : « J'ai du mal à comprendre, mais je détiens un trésor ». Cette vérité, elle l'énonce comme autant d'évidences à mesure qu'elle réinvente l'histoire et qu'elle tente « de mettre un peu d'ordre dans l'univers » : « La couleur du passé, c'est le vert », ou encore « La lune est un vieux désir derrière la fenêtre ».

La vie et la mort cohabitent dans la poésie d'Élise Turcotte, les rêves et les drames se répondent... en fait, bonheur et désastre ne sont parfois qu'un seul et même événement vu d'un angle différent et dit en d'autres mots. Car si la poète dit l'éphémère des choses, elle insiste davantage sur leur aspect aléatoire : « Heureusement, un doute infini nous traverse. Nous cherchons la couleur du ciel dans un atlas. Le chagrin viendra d'un relief éteint sur le globe : comment savoir qui parle alors et ce que nous tenons de réel dans nos mains ? » Mais toujours, pour combattre la peur, pour tenir en échec la douleur et l'amertume, pour tracer un chemin à travers le désordre et la poussière, il y a l'amour qui domine les autres voix/voies : « L'amour, l'amour seul parle en premier et en dernier. »

Avec son style elliptique, ses vérités parfois brutales, son monde de l'enfance un peu magique habité de dragons, de fantômes et de désespoirs, *La terre est ici* est sans doute le meilleur recueil qu'il m'ait été donné de lire en 1989.

Hélène Marcotte

1. Titre du numéro 37 de la revue *Estuaire*. Élise Turcotte y fit paraître un article intitulé « Le roman et la voix de Carla », p. 31-35.